

Pierre Boulez, un chef d'orchestre respecté de tous

Pierre Boulez, mort mardi 5 janvier à l'âge de 90 ans, a beau avoir répété qu'il était devenu chef d'orchestre par nécessité pratique, il aura été très vite considéré comme l'un des meilleurs de la profession, admiré (et parfois craint) des orchestres et de ses pairs pour son oreille, infaillible, et son geste, sûr et clair.

Boulez avait modelé sa technique sur deux exemples qu'il estimait particulièrement : le Français Roger Désormière (1898-1963) et l'Autrichien Hans Rosbaud (1895-1962), deux chefs dont l'art était régi par la « poésie de l'exactitude » chère à Paul Valéry.

La direction de Pierre Boulez a souvent été qualifiée d'« analytique », « sèche », « mécanique », sa gestique a été même comparée à un « sémaphore » ou à celle d'un « chef de gare ».

De ce geste « géométrisé », selon ses propres termes, le chef dira : « Si on se contente d'une espèce de geste mécanique, le son ne sortira pas. Il faut donc veiller au mélange, à l'amalgame du moins d'une géométrisation et d'une relation avec la sonorité. »

Mais si beaucoup de commentateurs confondront leurs impressions visuelle et auditive, il est vrai que Boulez adoucira sa manière au fil des ans et détendra ses tempos : en 1968, avec l'Orchestre symphonique de la BBC, il dirigeait l'« Adagietto » de la *Symphonie n°5* de Mahler en 7 minutes et 43 secondes ; en 1996, avec l'Orchestre philharmonique de Vienne, son interprétation durait presque 11 minutes...

Magnifiques dons d'interprète

Les « mauvais » soirs, le chef ne faisait qu'assurer une parfaite exécution du texte ; les bons soirs, il révélait de magnifiques dons d'interprète et pouvait même laisser s'exprimer une certaine tendresse, dans Ravel en particulier, dont la pudique expression lui allait comme un gant.

Après des disques gravés pour Adès et Vega (avec l'ensemble instrumental du Domaine musical) CBS (avec l'Orchestre philharmonique de New York, l'Orchestre de Cleveland et l'Orchestre symphonique de la BBC et l'Ensemble intercontemporain) puis Erato (avec l'Orchestre national de France et l'Ensemble intercontemporain), Boulez signe en 1989 un contrat d'exclusivité avec Deutsche Grammophon, label pour lequel il n'avait gravé que des disques marquants (*Lulu*, d'Alban Berg notamment) mais occasionnels.

Le chef se lie à l'Orchestre philharmonique de Vienne, avec lequel il enregistre les symphonies de Gustav Mahler, puis avec l'Orchestre philharmonique de Berlin. Il continue cependant de se rendre régulièrement à Cleveland et à Chicago, dont les orchestres demeurent ses préférés outre-Atlantique.

Programme époustouflant

Après de longues années de brouille avec les formations de Radio France, Boulez se produit à la tête de l'Orchestre de Paris, mais accepte de diriger à nouveau l'Orchestre national de France en 1988, puis, six ans plus tard, l'Orchestre philharmonique, qui a sa préférence, avec lequel il donne de formidables concerts, dont un époustouflant programme, en 2009, entièrement consacré à Schoenberg. Par manque de temps, il renonce à l'opéra, après une production exemplaire de *De la maison des morts*, de Leos Janacek, en 2007, avec son vieux complice Patrice Chéreau, avec qui il avait « dégraissé » la *Tétralogie*, de Wagner trente ans plus tôt.

En marge de très nombreuses créations et de l'interprétation de sa propre musique, le répertoire de Boulez est resté fondamentalement le même : Debussy, Ravel, Mahler, les trois membres de l'école de Vienne (Berg, Schoenberg, Webern), Bartok, Stravinsky (ses premiers ballets et, curieusement, davantage ses œuvres néoclassiques que sa dernière période, dodécaphonique) et Messiaen, pour l'essentiel.

A la surprise générale, Boulez s'intéressera sur le tard à Anton Bruckner (*Neuvième Symphonie*), puis à Leos Janacek (*Sinfonietta*, *De la maison des morts*), qu'il avait toute sa vie dédaignés. Il mettra aussi à son répertoire la musique du Polonais Karol Szymanowski, dont il gravera une version remarquable de la *Troisième Symphonie*.

Le chef d'orchestre avait progressivement réduit son calendrier depuis que des problèmes de vue l'avaient handicapé de manière grandissante après l'opération, à Cleveland, en 2009, d'un glaucome. On le vit chausser des lunettes (Boulez dirigeait toujours avec partition, même les œuvres de son répertoire familier), lui qui n'en portait jamais en public, mais sa vue continua de baisser, occasionnant des chutes. En 2013, le chef allait annuler un à un ses concerts, afin de ne pas signifier trop clairement que sa carrière de chef d'orchestre était parvenue à son terme.

Si Boulez aura consacré beaucoup de temps à cette activité (rétribuée par des cachets largement inférieurs à ceux de nombreux pairs qui n'étaient pas forcément ses égaux), ainsi qu'à des classes de maître dans diverses académies, **composer demeurait la première préoccupation de Boulez**. Il n'avait pas voulu pour lui-même ce qu'avait vécu, par nécessité financière, Gustav Mahler, dont il disait : « *Trop de chef d'orchestre, pas assez de compositeur.* » En 1989, il confiait à Jean Vermeil : « *Si, à un moment donné, je n'avais pas décidé de décliner les invitations, de carrément dire non, il est évident que le compositeur aurait été laminé. Parce que (...) j'aurais pu diriger tout au long de l'année si j'avais voulu. Maintenant encore, je dis beaucoup plus souvent non que oui.* »

LE MONDE | 06.01.2016

by Renaud Machart